La Lecon des Ancetres

André Fribourg, député de l'Ain, écrit dans les Annales:

La diplomatie secrète est morte, comme chacun sait, mais les chancelleries n'en continuent pas moins à se passer des notes sous le manteau. France, Belgique et Angleterre échangent des formules qu'elles retournent, pesent, examinent à la loupe, et se renvoient en demandant telle ou telle modification. On ne négocie plus sur la place publique, encore que les chefs de gouverne. ments ne se montrent point avares de leurs discours; on ne se bat plus à coups de communiqués à la presse. comme aux beaux temps de Cannes; mais on essaye, nous dit-on, d' "ajuster les points de vue" différents auxquels se placent l'Angleterre et la France.

Le contribuable français attend les résultats de ses beaux efforts avec un scepticisme un peu las. La manière lui importe peu; il ne s'attache qu'aux seuls résultats; et ces résultats, un homme se charge de les lui faire connaître au moins une fois d'an: le percepteur. Tout citogen Trançais inscrit aux rôles se pose aujourd'hui une question avant toutes le sautres: "Qui doit payer la reconstruction des régions dévastées et les pensions: l'Allemand ou moi?"

A cette question, le Français répond: "C'est l'Allemand!," l'Anglais: "C'est le Français"-et l'Allemand, vous ne vous en étonnerez pas, est sur ce point du même avis que l'Anglais.

"C'est l'Allemand!," dit le Français, et il ajoute, se tournant vers l'Anglais et ses amis: "Lisez au surplus de Ttraité de Versailles. Il est formel sur ce point."

"C'est le Français!," laisse entendre l'Anglais . . Pour être juste, il convient de reconnaître que, depuis que le Traité est le Traité, les gouvernants britanniques ont toujours proclamé: "L'Allemagne doit payer." Mais ils ont aussi toujours pris soin. d'ajouter: "...dans la mesure de ses inoyens ... "-- Or comme ils nous affirment aujourd'hui que l'Allemagne est ruinée, il en résulte, clair comme le jour, que, de même qu'on ne peigne point un diable qui n'a pas de cheveux, on ne demande rien à un Alle-'mand qui n'a plus en fait de numéraire que des marks-papier.

Que si vous vous tournez vers le Premier anglais et lui dites: "Oui, mais l'Allemand n'est ruiné que parce que vous l'avez permis; vous l'avez laissé émettre tous les billets qu'il avoulu; grâce à cette émission forcenée, dont vous étiez complices, le mark a baissé, la livre a monté: et. du fait de la hausse de votre monnale, vous avez scheté à bon compts les mines, les usines, les imméubles allemands. L'Allemand est ruiné.-· Voire?---Mais, par cette ruine prétendue vous vous êtes enrichis."-Si evous lui exposez tout cela, le Premier ne manquera pas de vous répondre:

"Le gouvernement ne peut empécher les citoyens britanniques de commercer commedia l'entendent, où et avec qui il leur plaft. Nous n'ayous pas à savoir ce que sont devenues les richesses vraies de l'Allemagne.

"Sont-elles entre des mains anglaises, comme vous le prétendez? Sont-elles pour une large part restées entre les mains de la féodalité éconemique allemande, comme l'impriment wos journaux?-C'est possible. Mais, nous, gouvernement britantique, n'avons pas à en connaître. Un seul fait nous frappe: l'Allemagne est officiellement ruinés. Le mark est tombé à rien. Cela gêne notre commerce, augmente notre chômage. Voilà la prétexte que nous avouons de notre opposition à vos desseins. Mais surtout, il est un point sur lequel nous ne transigerons jamais. c'est votre occupation de la Ruhr.

"Vous avez occupé la Ruhr, terre des magnates germaniques, alliés de nos compatriotes financiere, afin de les contraindre à vous payer. C'est là un crime de l'ésefinance, et, comme nous estimons que l'argent est oroi, qui dit crime de lèse-finance dit crime de lèse-majesté. Or nous avons toujours eu en Angleterre le plus absolu respect de la "majesté," quelle qu'elle soit.

"Nous ne pouvons donc pas vous laisser mettre la ma'n sur des usines et des mines dont les princes du Stock-Exchange ont acheté des actions: mais surtout, et ceci nous regarde plus particulièrement, nous, les chefs de l'Empire, nous n'avons pas le droit de vous laisser, vous, les Français, tenir à la fois le fer et le charbon, le fer de Lorraine, le charbon de la Sarre et de Westphalie. Par et charbon vous donnersient demain la primauté, vous permettraient de reprendre d'un bond votre rang dans le monde, encore que vous vous soyez laissé confisquer le pétrole. Fer et charbon entre vos mains! Mais c'est trop d'un, sinon de deux. Vous aves le fer, puisqu'il est en Lorraine; tant pis; gardez-le; mais quant au charbon ... c'est notre affaire .--Qui veut du charbon nous en doit demander, et soyez assurés que nous vous en vendrons su juste prix. Quant à vous laisser dans la Ruhr, ne fât-ce que jusqu'à l'exécution de ses promesses par l'Allemagne, n'y comptex pas .- Vous laisser dans la Sarra, même conformément au Traité!-N'y comptez guère-Vous pouvez être certains, en tout cas, que nous ne

Une Journee Chez S. M. Kai-Dhin

Des que la nuit, régulièrement, toute l'année, vers six heures et demie du soir, repasse sur la terre annamite, on entend monter de la rivière des parfums des voix mélodieuses. C'est le chant des sampa-

De sampans en sampans, les jaunes coureurs d'eau se le renvoient; et il y a beaucoup de sampans sur la rivière des parfums.

Nous sommes à Hué. C'est l'An-

Douze kilomètres de murailles forment un carré de l'autre côté de la rivière. C'est le palais de l'empereur Kai-Dhin. Volci la porte monumentale dite "Le Cavalier du Roi" ét voici la terrasse du pinceau sacré.

Devant elle, passant, qui que tu sois, pied à terre! A has de ton pousse, de ton cheval, de ton auto! Ici, Sa Majesté affiche ses édits. Respect à eux! Lis, incline-toi et va

Aucun ne transgresse la loi. J'ai vu les jeunes sans prestige et les vieillards chargés d'expérience, la femme de rizière qui porte le balancier de bambou sur l'épaule, et la petite congui, compagne temporaire du bianc; j'ai vu le vendeur de feuilles de bétel et le mandarin à robe fleurie, et la marchande de mangues, fruits sans pareil, et la très honorée belle-sœur de Kai-Dhin: tous s'arrétaient, saluaient du: buste et des mains jointes, gravissaient les degrés impériaux, allaient lire. Tous! nième ceux qui ne savaient pas lire!

Sa Majesté Kai-Dhin nous avait fixé audience pour quatre heures, cette après midi. Nous nous y rendions, M. le résident supérieur Pasquier et moi.

Ayant franchi la muraille, l'auto roulait lentement à travers cours, jardins et couloirs de la cité impériale, quand un couple imprévu se dressa devant nous. Un annamite en tunique bieur portait sur sa tête un lourd fauteuil dore, tandis qu'un second annamite en tunique blanche abritait sous un jaune parasol le meuble d'appartement.

-Quelle drôle d'idée! fis-je. -C'est le fauteuil de B. M. l'Impé-

ratrice měre. -Faut-it saleur?

-eCla vaudrait mieux. Nous arrivames dans la cour des

3.00

"lavs." C'est ici que chaque année l'ampereur reçoit les hommages de ses

mandarins. Il est assis sous un baldaquin d'or. Tous les mandarins sont accourus, même ceux des pays où les routes ne

vont pas encore. Ils sont rangés par grade, face à l'Empereur, face à la Pace! Ils sont

plus de trois cents avec des robes multicolores. Au signal, tous ensemble se prosternent et frappent par cinq fols con-

tre le sol, leur front indigne. Immobile. l'Empereur domine C'est la cérémonié des "lays." L'auto quitta la cour, pénétra dans

un vestibule du palais et roula sur le parquet.

-Rouler en auto dans l'antichambre impériale d'Annam, est-ce un privilège plus grand que d'entrer à cheval dans la cité interdite, à Pékin?

Ma question n'eut de réponse, car aussitöt M. le résident supérfeur dit: --- Vovez!

Au milieu de ce long couloir, un homme seul, vêtu d'une robe rouge flamboyant et coiffé du Ki-Kouan jaune (turban), attendalt, les mains jointes: c'était l'Empereur.

Si Sa Majesté ne nous ouvrit pas la portière, c'est que nous ne lui en laissames pas le temps. La présentation eut lieu sur le marchepied. C'était le mois de mai. Il faisait dehors une épouvantable chaleur.

-Un beau jour, n'est-ce pas! Plutôt c'est l'interprète qui le dit, en traduissant; ce qui me permit de penser sans commettre le crime de

Sa Majesté dit:

lèse-majesté: "Eh! bien, mon ami, tu n'as pas peur!" L'Empereur nous précéda. Nous marchions maintenant dans une grande salle fécrique. Jades, or, argent; costumes rutilants, animaux féroces en marbre, bronze, pierre, bois; baldaquins, parasols, armes, statues bouddhiques; peaux de tigre et peaux de serpent. Enfin mon rêve d'enfant se réalisait, je la voyais la caverne d'Ali-Baba! J'aurais voulu tout

. Cheminant ainsi, nous arrivames à un trône doré élevé sur quatre marches. L'Empereur les gravit et s'assit. En bas, deux fauteuils de cérémonie flanquaient les degrés. C'était pour nous. Et j'entendis un ronronnement et je sentis sur mes joues la caresse d'un zéphir. Désillusion! Kal-Dhin en savait autant que nous: c'était un affreux petit ventilateur

examiner, mais d'abord il fallait

électrique! Sa Majesté portait à ses doigts des bijoux à faire perdre la tête à toutes les femmes d'Occident. Un cercle de jade, hattait à son poignet racé. Et, fervent des parfilms de France.

manquerons pas de vous y créer tou-

tes les difficultés possibles." Vollà, arûment dites, les vérités que le très honorable M. Baldwin ne pense paut-être pas, mais que certains de ses ministres ou de ses amhassadeurs pensent autour de lui st M. et Mme. Joseph E. Sallettes



M. et Mme. Joseph E. Sallettes, 1015 rue St. Claude, ont observé le cinquantième anniversaire de leur mariage dimanche dernier. Leur première pensée fut d'aller renouveller les vœux de leur mariage à une messe * l'église St. Augustin. Dans l'après midi, chez eux, se sont rendus leurs enfants, les petits enfants au nombre de 17, et bien des amis pour la fête de famille. Et qu'elle jolie fête! M. et madame se trouvalent en excellente santé, et, tard dans la soirée que les hôtes s'étaient retirés, ont dit, tous deux, "que la Journée à été glorieuse!"

M. Sallettes est bien connu comme typographe. Il a déjà 54 ans de service, un record qui n'est pas dépassé lei en ville dans les cergles du journalisme. M. Sallettes est fier d'une chose, comme il nous disait hier. C'est ceci: Pendant ces longues années il n'a travaillé que pour toute son auguste personne embau-

mait. Des serviteurs passèrent la rituelle

tasse de thé. Mais Kal-Dhin se ravisant donna

un ordre. On apporta une bouteille de cham-

-Non! sire, fit le résident supérieur, nui malaré sa réaistance au climat, devait plutôt désirer une li-

monade démocratique. Sa Majesté comprit tout de suite,

on apporta des limonades. On était bien ici, sous ce ventilateur. J'y serais-volontiers demeuré jusqu'à la fin du jour, mais Sa Majesté s'ennuyait sur son trône.

-Venez, nous dit-elle, je vais vous montrer mes œuvres.

On quitta la chambre féerique. Et ce fut l'atelier de l'Empereur. Un serviteur suivait Sa Majesté avec un éventail de plumes de paon. Ce porteur de plumes de paon tournait habilement autour de nous, cherchant le bon coin pour placer son zéphir sur l'impérial visage. J'essayai plusieurs fois d'attraper au vol ce souffle léger dont ma roture aurait également senti tout le prix. Ce fut en vain.

Kaï-Dhin vit que je regardais un groupe d'annamites, sculpté dans un important bloc de marbre, à la manière des bas-reliefs.

Il me demanda si cela me plaisait. -Beaucoup! Sire. -Je vous le donne, fit-il.

Le bloc pesait au moins deux ton-

Je ne suis pas venu le chercher. J'en demande pardon à Sa Majesté. Il faisait trop chaud!-Albert Lon-

> "GRAVE ACCIDENT A CONSTANTINOPLE

Constantinople, Plusieurs personnes, dont plusieuds Américains one été gravement blessés, à Constantinople, lorsque le plancher du bureau de secours du Prache-Orient où se trouvaient 120 touristes visitant une exposition industrielle s'efrondra précipitant les visiteurs à l'étage infériour.

PAUVRE ENFANT Lemarchand de glace trouve un petit garçon assis sur un bloc de

glace de sa voiture. -Qu'est-ce que tu fais là-dessus? lui demande-t-il?

L'enfant regarde le marchand de

glace e lui dit: -Avez-vous déjà été enfant? -Oui, autrefois. -Vous est-il arrivé d'être un mê-

chant enfant? -Oui, quelquefois. -Vous est-il arrivé de recevoir sur le postérieur une voiée de coups

de bâtons? -Oui. Je comprends maintenant; reste assis où tu es.

SON OPINION -Voila! et maintenant veux-tu avoir mon opinion sur toi? -Non merci; il faut que je te

quitte d'ici une demi-heure et je n'ai pas le temps de t'entendre.

in Journal, le Times-Picavune, Il a commencé sa carrière sur le New Orleans Times, qui est devenu plus tard le Times-Democrat. Il était à son poste quand le Times-Democrat fut consolidéravec le Picayune. Il y a deux ans il s'associa à l'Abeille de la Nouvelle-Orléans comme rédacteur. Il s'est retiré de la vie active la semaine dernière. L'Abeille a done perdu un précieux collabora-

Né à Couvent, Saint Jacques, Louisiane, en Fevrier, 1845, il vint s'établir à la Nouvelle Oriéans pendant qu'il était encore jeune homme, Il épousa Mile Amélie Smith, petitefille de François Delaup, qui fonda l'Abeille en 1827. Le mariage fut béni de six enfants, qui sont Mme. Edgar Druilhet, Pierre, Joseph Ernest, Mme William J. Preau, Sidney et Cécile Sallettes.

Les Nuits de Berlin

La police de Berlin, sur les ordres du ministre de l'intérieur prussien, va partir en guerre. La guerre en dentelles... Contre les hoites de nuit!

Depuis l'occupation de la Ruhr, le gouvernement allemand a fixé la fermeture des établissements publics à minuit La danse est seulement tolérée trois fois par semaine: les matinées sont interdites. On se rappelle les conseils donnés par le chancelier à la population allemande, su début de la résistance passive. M. Cuno. tel un pasteur faisant appel à ses brebis égarées, conseillait ux femmes allemandes d'adopter une attitude décente et digne, en ne se décolletant pas exagérément et en ne portant que pet de hijoux.

Toujes ces mesures et ces conseils avaient pour but d'apitoyer l'opinion égrangère sur la "malheureuse Alle-

Cette intention apparaît d'autant plus clairement que Berlin est la seule ville du Reich où les ordonnances sient été strictement appli-

Le seul résultat obtenu a été de provoquer une recrudescence considérable du nombre des boîtes de nuit clandestines. Berlin, la nuig: minuit!

Tous les établissements publics ferment. C'est l'heure où s'agite la gent grouillante des "racoleurs" et des hétaires de hasse classe.

Spectacle identique aux bords de la Friedrischstrasse, du Kurfurstendamm ou de la Bayerischerplatz. Tout ce monde hétéraclite évolue autour des marchands de saucisses, installes au pied des réverbères.

Les femmes, d'allure lourde, porent des sacs à main qui on la dimension de petites valises.

Les hommes, ramassis de misère, aux visages émaciés par la faim; étudiants slaves, anciens bourgeois allemands, ou chômeurs. Tous en quête de quelque gain illicite: agents de hoites clandestines ou bien trafiquants de marchandises aux orignes incertaines.

A la sortie des établissements, cafés ou restaurants, le public a l'impression de tomber brusquement dans quelque guetapens. Dans l'ombre, des voix proposene: "Boite de nuie! grand luxe, danses nues, prix modérés!" ou bien encore: "Chib de jeu, baccara, tournante."

Tout près de l'oreille, on vous murmure: "Coco, morphine?"

Le sabbat de nuit commence à Ber-Le "Nachtlokal" est un établisse-

ment ambulant qui possède un personnel de serveurs, un orchestre attitré et des danseuses "avec et sans tutu." Traqué par la police, le "Nachtlo-

kal" n'a jamais lieu deux fois au même endroi_f. Le "manager" joue pour une nuit deux ou prois pièces dans l'apparte-

ment de quelque propriétaire nécessiteux. Il n'est pas rare qu'un clish de jeu change daux et trojs fols d'emplacecercles privés. ment entre minuit de 7 haures du

ma+in. Les nouvelles instructions données à la police berlinoise pour interdire

Femmes Minces et Grosses

Nous lisons dans Le Samedit ... Les femmes minces sont tout autant à la mode, depuis deux ou trois saisons, que les robes longues. Mais, à ce qu'on raconte, les petites femme- grusses, pot-lécs, bien en chair, de l'opposition, au Parlement de la Mode, passernient au pouvoir. La lutte a commencé à Paris et les petites femmes grasses la mènent rondement. Reste à savoir si Montréal et New-York suivront les décrets de là Rue de la Paix. L'Amérique finit toujours par ceder. On l'a vu l'an dernier, alors que nos Montréalaises, après avoir hésité près de deux ans à porter la jupe longue, l'adoptèrent finalement, alors qu'elle ne se portait plus à Paris qu'au-dessus de la theville. De sorte que Montréal est certainement aujourd'hui la scule ville du monde où la jupe se porte jusqu'à terre.

Jusqu'ici, la femme mince a eu une vogue extraordinaire, depuis surtout que les lignes sévèrement droites lui donnent une svelte silhouette. Mais aux lignes droites, on vient opposer maintenant la tournure, cette sorte de bouffant élastique que les dames attachent par derrière sous iour robe, au-dessous des reins, la taille haute an lieu de la tuile basse et la remise à la mode du stile Emnire. Ainsi vitue, la femme bien en chair triomphera.

L'Américaine est plus monce en genéral que la Parisience et la Canadienne et c'est peut-être à cause de cola que cette mode rouvelle aura peut-être beaucoup de lifficultés à réussir de ce côté-ci des caux. D'ailleurs, les grands marenands américains ne semblent guere favoriser cette mode. Sur cinq, quatre de ces marchands qui vont plusieurs fois par année acheter toutes leurs toilettes en Europe, semblent évoire que la femme grasse ne sera pas de sitôt en vogue en Amérique, tant au Canada qu'aux Etats-l'nis

Ici, il est bon d'ouvrir une parenthèse. Si nous ne faisons que parler de la mode américulue, et pas du tout de la mode canadienne, c'est que nous ne faisons pas la Mode. La mode est dictio oux Etat: Unis par Paris, et les Liats-Unis en second lieu, après avoir légèrement modifié cette mode, nous la dicte \4260 tour. Nos femmes, regle générale, ne s'habillent qu'au gout des Américaines. Cela s'explique. Toutes les revues de modes que notes recevons et consultors nous v'ennert de l'autre côté de la frontière. L'infinence américaine, dans ce domaine comme dans nombre d'autres, se fait énergiquement sentir.

La silhouette droite serait appelée à disparaître. Dojà les jupes sont plus courtes, plus amples et-la taille commence à la cemture, comme le went la nature, au lieu de se dessince au ous des hanches. Le bouffant, placé en urrière ou sur les côtés, brise la sévérité de la ligne et a été paszablement porté la saison dernière.

Tous ces changements conviennent essentiellement à la femme grassouillette, d'autant plus qu'ils font même paraître plus grosse la femme mince. Les grosses femmes ne seront jamais remises à la mode, excepté en Turquie, mais le règne de la femme blen en chair approche.

Mais, ils ne sont pas nombreux encore ceux qui pensent de même. La plupart des maltres de la mode se disent au contraire que la femme mince a encore de longues années à vivre, parce que c'est devenu une véritable manie chez la femme américain et canadienne de se faire maigrir. Sitôt que l'élégante a engraissé d'une livre, elle se met à la diète. Elle use de sels amaigrissants, se re ve d'un tas de honnes choses, chocolats, passeries, fruits, etc., pour garder sa ligne. Elle est heureuse d'être mince, tellement heureuse qu'il est peu probable que pour une fois, elle renonce à sa sveltesse pour suivre la mode tyrannique. Mais sait on jamais?

On s'explique que l'Europe veuille le retour aux lignes arrondies, car à Paris surtout, la femme grassoulllette a toujours régné de pair avec la femme mince. Les allures quelque peu garçonnières que se donnent les femmes américaines n'ont jamais été tres bien vues là-bas où les cheveux repoussent rapidement. L'allure garconnière est aussi recherchée ici qu'elle l'était l'an dernier et c'est pourquoi les grandes et petites femmes minces auront encore de beaux jours .- Jules Jolicour.

LE MAUVAIS COTE Le petit garçon, à la dame en visite.--Qui es-tu, madame!

La dame.-Je suis ta tante, du côté de ton père. Le petit garçon.—Alors, tu es du

mauvais côté, ma tante. les "Nachtlokal" ne sauraient obtenir

un plein succès. La presse et la population protestent contre un régime intérieur qui est plus sévère que celui du temps de guerre. Le gouvernement vient, en affet,

d'interdire également après minuit, toutes les réunions, même dans les M. Cuno et ses adjoints ne savent

vraiment plus qu'inventer pour prolonger la résistance passive! De Villemus. -

Une Vision de la Bataille

LES CRIMES ALLEMANDS AVOUES PAR LEURS PRISONNIERS

4De Notre Correspondant Aux Armees Britanniques)

Au front, 17 avril. Depuis la Marne, on n'a pas eu d'exemple de ce qu'on voit sur le front de la bataille qui se poursuit dans le Nord. Ici la guerre de mouvement a recommencé depuis quelques jours, et la différence avec l'autre méthode est rendue plus frappante encore par la nature du terrain. Je ne voudrais pas user d'expression déplacée, mais pais-je dire qu'ici le spectacle est actuellement passionnant, parce qu'on peut suivre l'action de plus près, être témoin de mille périnéties, vivre en contact avec les combattants.

Il ne s'agit plus d'attaquer ou de défendre des positions longuement étudiées, repérées. Il faut concentrer toute l'action sur le point même où se produit le choc entre les deux adversaires.

J'ai passé deux journées entières à cet observatoire on je vous disais vouloir aller, avant-hier, et qui domine la bataille: c'est là que j'ai éprouvé ces vives émotions. C'est le classique tablea udes batailles d'autre fois: un moulin sur une crête et. devant soi, les routes qui dévalent à travers champs et joignent les villages jusque très loin, à l'horizon. Les états majors travaillent à deconvert, suivent l'action à la lorgnette. L'activité ést intense sur les voies de communication où; circulent, en plein jour, à trois kilomètres de l'ennemi, troupes, estafettes, camions.

La guerre et la vie normale se poursuivent sans transition. On voit d'un seul coup un village brûler, incendié par les obus, et un paysan obstiné et confiant labourer ou ensemencer son champ. Autour du moulin, dans un taillis intact, les poules du meunir picorent sans s'effrayer du bruit de la canonade. Et cependant, quel vacarme!

Sans cesse des obus passent audessus de nos têtes en sifflant; ce sont les nôtres, tirés par des batteries, derrière nous, et qui vont culbuter les positions allemandes. Mais nous voyons aussi arriver sur des villages, là sous nos pieds, les shrapnells et les percutants boches. Audessus des toits, de gros nuages de fumée noire ou blanche précisent le point de chute; parfois une large flamme, rouge brique, jaillit rapide et disparaît aussitôt; c'est un obus incendiaire qui vient d'éclater. Par moments, dominant le grondement des "arrivées" et des "départs" de projectiles de tous calibres, la voix seche, rageuse des mitrailleuses se fait entendre. Malgré soi, cela donne un coup au cœur, car, si le canon tape souvent au hasard, la mitrailleuse, elle, n'est pas aveugle; elle ne l'ennemi qu'elle voit arriver; et l'entendre c'est savoir que des hommes

viennent d'être fauchés par la mort. Tout cela c'est la guerre, mais vue à distance, ne montrant que l'ensemble de deux forces colossales se ruant dans un décor de géants. C'est etfrayant mais pas sans noblesse. Helast-cette grande chose n'est qu'un amalgame d'horreurs dès qu'on en connaît les détails.

Dès prisonniers passent près de nous. On les intérroge et, sous le coup de la terreur de ce qu'ils viennent de quitter, ils parlent, comme ils ne le feront plus lorsque, reposés, ils se seront repris.

Un soldat du 93e régiment prusaien raconte que de ses camarades ont voulu forcer des artilleurs anglais prisonniers à tourner leurs pièces contre les leurs. Ayant refusé, ils ont été fusillés près de leur canon. Un officier boche a plus tard confirmé le fait, ajoutant que le même sort avait été réservé à des Portu-

D'autres prisonniers, les yeux hagards, parlent des pertes terribles que causent dans leurs rangs les tirs audacieux des aviateurs britanniques qui, à quelques mêtres du sol, passent en trombe en mitraillant les convois. Cela crée une grande perturbation dans l'armée allemande; les chevaux tués immobilisent des files de camions et les ravitaillements s'en ressentent.

Il y a aussi les prisonniers effarés des mensonges que leurs chefs leur ont racontés. C'est ainsi que les soldats allemands croient qu'Amiens a été pris le 10 avril, qu'on y a fait 20,000 prisonniers français. Il y a aussi l'histoire d'une formidable attaque en Alsace qui a tourné en déroute pour les Français... naturelle-

Il y a encore les prisonniers qui, désabusés, révèlent les projets de leurs états-majors, racontent les difficultés qui se présentent chez nos ennemis. Un soldat de la 44e division de réserve a dit qu'avant l'attaque vers Neuve-Eglise, tous ses camarades qui avaient un mauvais esprit avaient été renvoyés à l'ar-

Le pire récit que j'aic écouté, c'est celui qui a été fait, par plusieurs soldats bavarois, des scènes qui se sont déroulées à..... après la prise du village. Les Boches se sont précipités dans les caves, et le lendemain ils étaient tellement ivres gu'on dut faire venir d'autres troupes pour continuer la bataille. Les femmes ont été violées, et un soldat bavarois a donné d'épouvantables détails sur le martyre d'une vieille femme arrachée de son logis tandis que les soldats

abusalent de ses deux filles. Vous connaissez la situation actuelle de la bataille. Ici, sur le terrain, l'intention des Allemands apparaît très nette. Il s'agit pour eux de s'emparer des hauteurs qui bordent le seul couloir leur donnant accès vers Hazebrouck. C'est un gros morceau à avaler. Les Allemands semblent décidés à tout tenter pour réussir. Leurs efforts sont incroyables. Sait-on que le total des attaques, pour enlever définitivement Neuve-Eglise, atteint plus de douze. On comprendra ainsi le prix que les Boches payent le terrain sur lequel ils avancent. De pareilles méthodes de guerre dépassent toutes conceptions humaines. Depuis le 21 mars, on assiste à une lutte inouïe pour laquelle l'ennemi dépense des divisions comme autrefois un bataillon.

Malgré cela, personne ici ne perd confiance; le général Foch jouit de l'estime de tous. Je suis autorisé à le dire: les Britanniques le venèrent et attendent ses ordres. Un officier supérieur; qualifié pour me faire cette déclaration m'a dit hier:

-Que le général nous dise ce qu'il veut, où il veut nos réserves; il les aura aussitāt

Certes, la lutte est rude, mais on a confiance ici, je le répête, et pourtant ce n'est pas fini: je m'attends à redescendre plus au sud, å Amiens peut-être, ou plutôt vers Arras .--Jean Clair-Guyot,

of a faith 🚛

LE FIGUIER DE MISTRAL

Le préfet de la Seine vient de prendre une décision; on va dégager la façade de la chapelle de l'Assomption et le flanc du palais de la Cour des Comptes, au coin du faubourg Saint-Honoré et de la rue Cambon. Mais du coup le "figuier de Mis-

tral" devra être abattu. Connaissez-vour le figuier de Mis-

tral?... Paul Marieton, qui habitait rue Richepanse, à deux pas du carrefour que l'on va transformer, avait eu l'idée de planter, dans le terrain vague que masquent encore les palissades de la rue Cambon, un tout petit figuier, qu'il avait un jour rap-

porté de Maillane. Il se plaisait à voir grandir près de chez lui cet arbuste emprunté au jardin de son ami. Il pensait que, quelque été, il finirait par donner

Il n'en fut rien. Mais il y eut mieux, car, à défaut de fruits, l'on voyait parfois, autour du figuier de Maillane, quelques jolies filles de Provence, qui, de passage à Paris, vennient "dire un petit bonjour à l'arbre de Mistral."

Et Paul Mariéton était ravi quand il pouvait montrer aux amis qu'il emmenait déjeuner dans un restaurant célèbre du voisinage, les sœurs de Mireille saluant, au sortir de quelque office à l'Assomption, son cher

On prendra de cet arbre, avant de Tabattre, une photographie pour la collection du vieux Paris.

Nouvelles Mondiales

LA POLITIQUE AMERICAINE

Washington .-- Des nouvelles instructions sont envoyées à tous les agents diplomatiques des Etats-Unis à l'étranger, confirmant la résolution très nette de n'intervenir en quoi que ce soit dans les differents" européens, mais de soutenir les intérêts purement américains pour étendre les avantages obtenus ou a obtenir pour les entreprises améri-

LE PAPE ET LES DIOCESAINES Rome, -Dans une dernière intrevue, le pape a remis à M. Jonnart les dernières modifications apportées aux conventions relatives aux diocesaines, modifications établies après avoir reçu les observations des évêques français. En vue du départ de l'ambassadour de France à Rome, le pape fui a offert le titre de comte romain que celui-ci a refusé avec déference. And Many of the Many and

LES EMPLOYES DE BANQUE

A MADRID Madrid .-- A la suite de la dernière grève des employes de banques, les grandes sociétés financières et les banquiers ont décidé de ne pas consentir aux anciennes concessions faites avant la grêve, de ne reprendre que les employés n'appartenant à aucun syndicat, et de n'accepter aucune réintegration n'etant pas demande par écrit suivant une formule de soumission.

L'IMPOT SUR LES BIENS EN POLOGNE

"Varsovie,--Le cabinet des ministres a adopté le nouveau projet d'impot sur les biens, presenté par le Ministre des Finances Linde. Ce projet n'est que l'ancien projet du Ministre Grabski retouché et mis au point. L'impot sera perçu pendant cinq ans au lieu de deux ans et demi. Au lieu de la fixation de son montant par les commissions spéciales, il sera procede au controle des livres.

La taxe du jeu, en France, a produit l'an dernier la somme de sept millions et demi de dollars -